

EUDES BOUASSA

CETTE LETTRE
QUE JE NE VOUS
LIRAI JAMAIS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-111-2

Dépôt légal : janvier 2024

*À vous ces mots que je ne vous ai pas dits,
À vous ce monde que vous ne vivez plus, que je vis,
Je les adresse à votre jour qui dure mille nuits,
Pour vous un peu de mon cœur, que voici,
Et de mes yeux, un peu du monde d'ici !*

Ces textes ont été écrits avant les événements du 30 août
2023 au Gabon.

I – Ce temps qui n'est pas Dieu

Quand ai-je pensé que vous étiez immortelle et que la terre veillerait vos jours éternellement ? Quand l'enfant a-t-il eu la manche assez longue pour sécher lui-même les larmes qui coulaient de ses yeux ? Ô quand le cœur s'est-il mué en sable pour évacuer le chagrin, et changé en pierre pour se prévenir des émotions ? J'apprends chaque jour des sagesses du monde ce qui fait l'homme et sa destinée. Elles infusent en moi tantôt comme un encens purificateur, tantôt me pénètrent aux profondeurs subtiles comme le dard d'une abeille. Par elles j'apprends à lire à travers les masques du temps, les attributs et les idées qui les accompagnent. Par elles j'apprends que le temps est souverain, il s'écoule à son rythme. Telles les eaux d'une rivière, le temps emporte avec lui tout ce que l'on possède, le bon mais aussi le moins bon. Je fais chaque jour l'expérience de son jeu malicieux, ça l'amuse car jamais il ne s'en lasse. Le vécu nous enseigne que le temps est neutre et dans sa neutralité, il ne se refuse rien, tout lui convient, rien ne lui paraît ni futile ni agréable. Le temps ressemble à ces infatigables vers qui n'ont pas besoin de dents pour se montrer redoutables. Comme eux, il vous regarde l'air inoffensif, vous sourit comme à un ami, mais une fois pris dans son mouvement, il suce, égrène, délite. Lentement, insidieusement. Rien ne lui résiste, rien, pas même la mort. Et chaque fois que je suis dans ce va-et-vient avec moi-même, je réalise que le temps est ce qu'il est. Cet inconnu qui nous accompagne et jamais véritablement ne nous révèle son identité. On ne sait jamais s'il est avec nous ou contre nous. Vous allez certainement me trouver drôle si je vous dis qu'une partie de moi en veut au temps. Oui je lui en veux, car par sa faute vous n'êtes plus ou plus assez. J'entends ce qui se dit et

je ne blâme aucune expérience. J'entends souvent qu'aucune douleur n'est éternelle, car le temps, en son temps, fait ruis-seler les peines. Et dans un terme qui lui appartient, il pose délicatement un pansement sur les blessures et/ou une cou-verture pour étouffer le feu.

Ô vous à qui je confie ces mots et qui désormais vivez dans le secret des cieux, puissiez-vous dire au feu que de lui ont jailli cendres et fumerolles et que le vent toujours bon véhi-cule en a déposé un peu partout sur chaque pierre ? Voyez-vous, nous sommes nombreux à porter les marques du phé-nomène lumineux. Chez certains de façon bien visible, comme ces visages sur lesquels on déchiffre sans effort le contour des humeurs et dont tous les traits font l'éloge de la déprime. Chez d'autres après avoir défait les carapaces symbolisées par ces postures que l'on dresse comme des boucliers pour étouffer les émotions véritables, et être parvenu au cœur où s'abritent les vrais sentiments. Néanmoins chacun à sa façon essaie d'étouffer les flammes avec les armes à sa disposition. Ces croûtes sur mon corps sont autant de témoignages de son œuvre. Oui, il m'est arrivé par des nuits de sombres pensées de convoquer le temps et de m'en remettre à lui. Comme le ferait tout bon mortel, le matin se plisse les yeux pour mieux voir naître le jour, je l'ai convié afin qu'il exerce sur moi ses mystiques pouvoirs d'alchimiste et éteigne ces émotions enflammées nées de votre départ. J'ignore ce qui fait la joie des crapauds, mais comme j'aurais aimé coasser comme le moindre de ces batraciens à qui le rut rend sa grâce, qu'après lui avoir confié mes plaies et mes blessures, il a refait le bois, réhabiliter la cendre, et fait de moi cette souche neuve au corps d'eau que nul feu n'embrase. Hélas, comme l'Homme dans son intégrale, j'ai vu que le temps ne peut pas tout. J'en ai déduit qu'il y a des pages que seule referme la force de l'esprit. Ô vous qui désormais murmurez aux lobes des anges, je vous prie, dites donc au souverain qu'il est certes puissant mais j'ai vu de mes yeux qu'il n'est pas Dieu ! Oui, à vous autres qui avez les oreilles ouvertes comme les frondes d'une fougère après la pluie, à vous je me confie, je n'ai point envie d'une chirurgie qui rebouche mes balafres, referme

mes rigoles. Elles sont les conduits qui irriguent ma mémoire et par lesquels filtrent vos souvenirs. Elles sont les chemins qui mènent à ce sentier qui me ramène à vous.

II – Le deuil

Vous ai-je déjà avoué avoir eu, un temps, ce rapport délicat avec le deuil ? Tout jeune, je me souviens, je n'ai pas su saisir les raisons qui nourrissaient les larmes après un décès. Pourquoi pleurait-on et d'où vient que, tout à coup, nos yeux se mettent à suer abondamment alors que l'instant d'avant, l'humeur était à la plaisanterie ? D'où vient donc cette émotion, qui soudainement nous envahit et sur l'instant relègue le reste à le rendre désuet et presque sans importance ? Jamais je ne m'étais encore confié sur le sujet, sans doute par crainte d'éveiller des sentiments que je n'aurais pas souhaité susciter, même par maladresse. Notamment ces regards qui vous inquisitionnent à la recherche de ce mal imaginaire enfoui en vous que vous ignoriez, peut-être. En effet, en ces âges-là, c'était mon point de vue, les pleurs trouvaient leur source dans la douleur ; laquelle, elle-même, avait une, sinon quelques origines établies. Ainsi la douleur était au croisement de nos chutes de jeux et de leurs conséquences. Quand lancés dans nos cabrioles, notre attention s'en trouvait fortement éprouvée : nos pieds se prenant dans les crevasses de ces sols pas toujours sans relief qu'ils labouraient à chacun de leurs passages, et/ou se dérobaient sur ces terrains que minaient leurs propres irrégularités. Elle était par ailleurs fillette de ces soufflettes que l'on se prenait de temps en temps ou filleules de ces initiatives lumineuses, pleines de cœur et de générosité que les adultes, à l'innocence désormais émoussée, trouvaient hélas, trop rarement à leur goût et à mon avis d'adolescent en construction, confinaient trop vite en bêtises. Oui, il faut avoir les yeux d'un enfant pour apprécier la beauté de cet art ingénu qui de la vue d'un plus âgé n'est pas encore tout à fait art. La sensation de douleur, pour finir, procédait de tous ces maux qui naissent de toutes ces

maladies (ou de ces rages) dont on ne regretterait nullement l'absence si elles n'avaient pas existé. *Et le chagrin*, me direz-vous, *que faisais-tu du chagrin ? Car lui aussi est doué de cette force qui meurtrit le cœur et fait couler les larmes.* La vérité est que le chagrin, comme tout ce qui s'y apparente, était à mes oreilles une vaine notion, un lamento dont j'ignorais jusqu'à la plus grossière des notes. En effet, je n'étais encore jamais tombé amoureux ! J'étais vierge de ces peines de cœur dont on dit qu'elles édifient les esprits forts. Le chagrin était donc une de ces nombreuses invocations sans substance et somme toute étrangères à mon vocabulaire, déjà pas très riche en ces temps-là. *Il ne l'est d'ailleurs pas davantage aujourd'hui.* Toutefois, et tel que vous me l'avez appris, j'ai souvent dû faire avec le peu que je possède. M'efforçant d'en user toujours de la meilleure façon. Je ne vous dirai pas que j'y arrive toujours, mais toujours, j'essaie.

Vous vous souvenez sans doute de l'annonce du décès de votre frère aîné. Nous vivions encore chez Déloueh. Votre autre frère. Ce jour-là, je vous vis du faîte de mes sept ans et pas tout à fait huit vous rouler au sol, comme si, tout à coup, vos jambes avaient renoncé à supporter votre silhouette pourtant fluette et aérienne. J'en garde l'image, comme si le moment était d'hier. Je me souviens de ma confusion, ne sachant quelle épithète ou quel attribut associer à cette réaction qui étonnait mes sens par sa singularité et dont la soudaineté parut à mes jeunes yeux sans motif véritable. Et pour cause, la mort était un phénomène nouveau, je la découvrais avec la curiosité de celui qui ignore et le détachement de celui qui ne sait quoi en penser. D'ailleurs, je n'ai pas encore croisé d'humains qui m'aient confié trouver la mort attachante. À tout le moins, je n'en ai pas le souvenir. Et pour dire les choses simplement, avant ce jour-là, pour moi, la mort n'existait pas.

III – Un fardeau pour les épaules d'un enfant

J'entends encore l'écho des pleurs traverser les membranes du temps et ébranler les rires de la maison. Des cris

tels que savent les produire les maux les plus profonds. Je revois neveux, frères et sœurs, rendus inconsolables. Tous semblaient avoir perdu une part d'eux. J'étais seul face à ce drame qui m'interrogeait et pour lequel il ne me venait aucun vocable. Je regardais tout cela dans une forme d'incrédulité qu'excusaient probablement mon âge et mon vécu encore vierges de pareilles émotions. Et lorsqu'un d'entre vous put enfin expulser un son intelligible, j'appris que le disparu était oncle Alex. L'évocation de ce nom, que j'entendais pour la première fois, résonna dans mon esprit comme ces vides insolents qui remplissent les interstices de nos univers. J'étais là face à moi-même, me demandant d'où me viendrait cette tristesse pour ce proche parent, finalement, que je ne connaissais pas. C'était peut-être suffisant pour vous dont le cœur était percuté par cet émoi dont la magnitude demeurerait indescriptible et somme toute sourde à mon entendement. Cependant pour moi, cela restait encore trop peu, bien qu'invitant, par le récit, mon imagination à créer une image pour combler la lacune. Et quand bien même j'en eusse été capable, il manquait encore beaucoup pour en faire une figure fidèle. Il me sera bien présenté un peu plus tard une photo. Mais elle restera muette, contrebalançant l'idée supposée de la force irréfragable de l'image. Oui les souvenirs sont un ensemble de choses, un rire, un sourire, une parole, une voix, un chant, une humeur, une odeur, une joie, une épreuve, etc. Des éléments de cet inventaire incomplet que j'ai vécus auprès de vous, je ne les ai hélas que trop peu connus auprès d'autres.

Je me souviens que vous vous rendîtes à Libreville pour les obsèques. Libreville, cette capitale qui me faisait envie en ces temps-là, un lieu que je ne pouvais qu'imaginer. Vous en revîntes vêtue de ces vêtements noirs symboles du deuil chez nous. Je revois ces petits carrés foncés qu'arboraient les aînés sur leurs chemises ou leurs robes quand ceux-ci ou celles-ci n'étaient pas de la couleur consacrée. Je regardais le symbole avec un brin d'admiration et une pointe de regret : que je n'en fusse pas éligible. Car, pensai-je alors, c'était là une distinction qui marquait définitivement que l'on était grand. Il devait donc exister un âge qui rendait digne du deuil. Avec le temps,

considérant ces événements de ma jeune enfance, j'ai dû me résoudre que la mort est un fardeau si lourd pour les épaules d'un enfant qu'il suffit pour qu'on l'en épargne. J'ai depuis expérimenté qu'il n'est pas plus léger sur celles d'un adulte.

IV – Au revoir sans les mots

Oh ! il m'a fallu du temps pour tout encaisser, autant pour accepter que ce bruit de machines que j'entendis lors de cet ultime appel – à celle qui aujourd'hui vous accompagne et combien cruellement nous manque, et à Isa, qui toutes deux vous veillaient dans ce lit du dernier soupir – était en quelque sorte notre dernier échange. Vous, sous respirateur et moi à l'autre bout du monde et entre nous deux, ces bips lancinants que le temps prolonge dans mon esprit. Il y a des bruits qui résistent à l'oubli, tout comme il existe des silences doués d'éloquence. Et j'entends encore le vôtre. Oui, ce jour-là, il n'eut pas ce sourire solaire qui d'ordinaire éclairait votre voix. Ce jour-là, il n'y eut pas de mots. Comme si le silence suffisait à lui seul à remplir le vide et à contracter l'espace. J'ai ce sentiment qui ne me quitte pas, comme si vous attendiez ce moment, pour une dernière fois, entendre ma voix, avant de définitivement tirer votre révérence. Oh oui, il m'a fallu du temps pour accepter, il n'en existera jamais pour oublier. Il me faudrait naître dans un autre corps pour ne plus me souvenir. Mais comme il faut néanmoins continuer à vivre et avancer, l'écriture a été ma thérapie. Et quand bien même j'écris maladroitement, le processus m'a aidé à expulser un peu de ce vide qui, chaque fois que je m'y replonge, me remplit substantiellement. Et quand bien même ils ont été durs avec moi et m'ont bien souvent fendu le cœur, les mots se sont avérés un baume précieux et d'incomparables pansements. Oui, mon écriture porte mes sutures et mes cicatrices. Et si ces dernières nervurent ou serpentent le long de mon âme, c'est bien parce qu'elles portent le sceau de ma main et non celui d'un habile chirurgien.